

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 32

Artikel: Nocturne
Autor: L.Bc.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 9 août 1919. — Vous et tu. — Nocturne (L. Be.). — Son village (R. Ms.). — La reségna (L. Favrat). — Un homme charmant (Un vieil ami). — Feuilleton : La maison du Chat-qui-pelote (Honoré de Balzac), suite et fin. — Boutades.

VOUS ET TU

Il nous revient, à propos du privilège conféré par le tutoiement (v. *Conteur* du 2 août), qu'il y a une trentaine d'années le ministère français de la guerre défendait aux officiers de tutoyer leurs subordonnés.

« L'observation de l'ancien usage du tutoiement n'a plus sa raison d'être dans l'armée, écrivait alors le journaliste Pontarmé. Elle se comprenait à l'époque napoléonienne. Napoléon ne manquait aucune occasion de s'attacher par des liens personnels ses fameux grenadiers, auxquels il demandait d'incessants dévouements. Volontiers, il se mêlait aux conversations du bivouac, accostait les sentinelles, goûtait à la gamelle du soldat, tutoyant chacun avec une familiarité intéressée.

Mais les grenadiers, eux aussi, ne le tutoyaient pas ? Il y a une lithographie de Charlet qui l'atteste : Napoléon est à cheval, entouré de sa garde. Debout, au port d'armes, un sergent lui tend sa gourde en lui disant : « Bois, mon empereur ! »

Le mot a-t-il été dit ? C'est fort possible. L'armée pouvait bien tutoyer celui qu'elle appelait le Petit caporal et s'arroger à l'avenant la privauté que prenait Duroc, qui fut peut-être le confident le plus intime du maître.

Bonaparte connut Duroc dès la campagne d'Italie de 1794. C'était le temps du tutoiement universel. Le 8 novembre 1793, le tutoiement avait été imposé à la France par toutes les administrations. Un nouveau code de civilité était adopté dont le premier article avait pour objet le tutoiement. On disait de lui emphatiquement qu'il « couronnait la ruine de la routine et la tyrannie ». On l'empruntait aux Romains, en prétendant qu'il assurait davantage les bases de la parfaite égalité qui doit régner entre des républicains, des frères. »

« Il n'y a pas de vous dans la République et tous les citoyens sont des toi », écrivait Dorvigny dans une comédie de l'an II. »

On se tutoyait, en effet, partout, dans les salons, les séances, comme aux sections. Ces mœurs gagnèrent l'armée et s'y implantèrent. Ainsi, nous voyons que, durant la campagne d'Italie en 1796, les soldats sont à tu et à toi avec tout le monde. Entre officiers seulement, on est revenu au vous ; mais tout ce qui ne porte pas l'uniforme est traité de citoyen.

Jusqu'à la Restauration, le tutoiement demeura de règle dans les conversations entre soldats du même corps, comme avec ceux des autres armes. L'on disait vous, à la vérité, aux généraux, mais ceux-ci ne manquaient jamais, suivant l'exemple du grand chef, de tutoyer le soldat. »

* * *

En 1893, un grand journal parisien posa à ses lecteurs la question suivante :

« Les enfants doivent-ils tutoyer leurs parents ? »

Non ! décida la majorité des abonnés.

Le tutoiement, dit le journal après avoir recueilli les suffrages, est une marque de familiarité, de camaraderie, qui ne saurait exister entre enfants et parents. Nos voisins d'outre-mer l'ont bien compris. L'anglomanie qui s'infiltra si aisément chez nous, devrait nous amener à adopter cet usage, revers qui, contrairement à beaucoup d'autres, n'a pas son de médaille.

A quoi Francisque Sarcey répondit avec beaucoup de bon sens :

« Je n'aime pas beaucoup que l'on nous recommande l'adoption d'un usage par cette unique raison qu'il se pratique en Angleterre. Rappelez-vous ce que disait Angélique, dans le *Malade imaginaire* : « Les anciens sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant... » Eh bien ! les Anglais sont les Anglais, et nous, nous sommes fils de la France. Ce qui est bon pour eux peut parfaitement ne pas l'être pour nous.

« On n'a pas pris garde, au reste, qu'en Angleterre le tu n'existe pas plus de mari à femme, de camarade à camarade, que d'enfant à père. On ne tutoie que Dieu. Chacun garde son quant à soi dans ce pays-là. Chez nous, un enfant entre dans un collège, et dès le premier jour tous ses camarades le tutoient ; à l'atelier, les jeunes gens se tutoient ; à la caserne, le tutoiement est sinon de rigueur, au moins d'habitude. A un certain âge, on glisse plus malaisément, avec les amitiés qu'on se forme, à la familiarité du tutoiement ; tel est pourtant le penchant du Français à se livrer tout entier, quand il est pris d'affection, qu'il n'est pas rare de voir des personnes de quarante ans, qui se sont rencontrées dans le monde et se sont plu, se tutoyer d'abord par manière d'aimable badinage, puis, sans y prendre garde, par habitude.

« On peut dire que le tutoiement est dans nos mœurs ; notre facilité de relations s'en accommode ; chez nous le cœur s'ouvre d'un seul coup, très large, et le tu, qui est si affectueux, en coule de lui-même.

« Il est tout naturel qu'il s'établisse dans la famille.

« Est-ce que vous vous imaginez par hasard qu'en rétablissant le vous entre les fils et les parents, vous aurez rien changé à leur façon d'être les uns vis-à-vis des autres ? Vous n'aurez réussi qu'à établir une fâcheuse dispartie. Ce vous se comprend et peut s'admettre dans les familles aristocratiques qui ont gardé les vieilles traditions : le fils vit avec son précepteur, la fille va au couvent, où elle reste jusqu'à l'heure de faire son entrée dans le monde et de se marier. Le vous s'impose alors ; il est le signe vrai de l'état des relations.

« Mais dans la famille bourgeoise ou dans la famille ouvrière, telle que nos mœurs nous l'ont faite, le vous serait une prétentieuse et ridicule anomalie. Il jure avec la tendresse dont nous entourons nos mères, avec la solide et

gaillarde affection que nous portons à nos pères.

« J'aurais voté pour le tu contre le vous. »

* * *

Dans notre pays romand, il y a belle lurette que les enfants tutoient père et mère ; cependant, en bien des endroits, notamment à la campagne, ils continuent généralement de dire vous aux grands-parents.

Course d'obstacles. — Un citoyen qui avait un peu trop fêté la bouteille chez des amis très hospitaliers, regagnait la station où il devait prendre son train. C'était le soir ; il faisait clair de lune et l'ombre des peupliers bordant la route se profilait en travers de celle-ci, qu'elle coupait dans toute sa largeur.

Notre compagnon, dont la mémoire et la vision n'étaient plus bien nettes, après avoir accompli à peu près les deux tiers du trajet, s'arrête, essoufflé :

— Lo diablo liè z'eimpougnè avoué la tsaravoutès dè rigolès !

Prenant l'ombre des arbres pour autant de fossés, il les sautait chaque fois. — V.

NOCTURNE

Le « coterd » est fini. Auguste, un des fidèles, se rentre lentement, en homme fatigué. Ah ! oui ! il est fourbu. Mais... la nuit est bien [belle...]

Et puis, on se sent soif, quand on a sulfaté.

Il a bien un restant d'excellente piquette ; Mais fi ! il irait seul s'enfermer au caveau ? En buvant, le Vaudois aime à faire caquette ; Si boire trop est vil, boire seul n'est point beau.

La Grand'rue est sans bruit. Sous la blanche lumière Des grands globes ardents, que les autorités Ont fait installer là, parce que la vie est chère, Pour remplacer le gaz par l'électricité,

Nul « boéland » n'apparaît ; et l'on sait si notre homme Lui tomberait dessus, en lui disant : « Dis-voï, « Y fait rudement soif, c'est pas tant tard, en somme, « Si, chez nous, au guillon, on s'en enflait trois ? »

« De beau savoï, pou sù, qu'y sont tous à la paille » Soliloque l'Auguste, en tournant lentement...

Mais, tout à coup, un bruit a percé la muraille Du caveau de Julon ?... Ça, plus que sûrement...

Vérifier le fait est bien simple et rapide.

L'unique soupirail, faiblement éclairé, Permet à notre ami de voir qu'il n'est pas vide, Le caveau du voisin où il veut s'inviter.

Ce n'est pas une affaire... et, pourtant, l'homme [hésite...]

On a beau n'être pas un gros bonnet huppé, On sait mettre des formes et n'aller pas trop vite, Car que pourraient penser messieurs les invités ?

S'approchant à pas lents de la porte de chêne, Qu'en ouvrant lentement il oblige à grincer ; — « J'ôûdlee » appelle-t-il ?... Il retient son haleine, Et patiemment attend ce qui va se passer...

Jules a recommencé la sixième tournée, Car son « Béranges » est bon ; et puis, pensez un peu, Ce n'est pas tous les jours qu'on offre une verrée A de bons vieux amis de la « quatre du deux ».

Jules a perçu l'appel. Se tournant vers l'entrée Et se penchant un peu, pour essayer d'y voir : — « Qui est-ce ?... Que veux-tu ? » dit-il. Et, allérée, Du dehors, la voix geint : « Jules... appelle-me-voilà ! »
L. Bc.

La livraison d'août 1919 de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* contient les articles suivants :

P. Maillefer. La grève générale et l'amnistie au Conseil national. — Henry de Varigny. Les symboles, chimistes de la vie. — Vahiné Papaa. L'île au charme ensorceleur. (*Seconde partie.*) — Marc Peter. Genève et les combats pour la Savoie. (*Seconde et dernière partie.*) — Paul Sirven. Le second voyage de M. Micromégas. (*Septième partie.*) — Dr Latt. Le cardinal Mathieu Schinner et ses relations avec l'Angleterre. (*Seconde et dernière partie.*) — Giuseppe Zoppi. L'œuvre littéraire de Francesco Chiesa. (*Seconde et dernière partie.*) — Henry Prior. Une lettre inédite du général Amédée de la Harpe. — Mahmoud Afschar. Le problème persan et la paix. — Chroniques allemande. (A. Guillard.) ; de Roumanie. (G. D.) ; scientifique. (Henry de Varigny) ; suisse romande. (Maurice Millioud.) ; politique. (Ed. Rossier.)

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

Un remède simple. — Avez-vous parfois cédé au facile entraînement de boire un peu plus que de raison ? Cela peut arriver. Pour remédier aux conséquences bien connues de cette faiblesse, d'aucuns prennent une ou deux tasses de café noir, sans sucre ; d'autres ont plus de foi dans l'efficacité de la camomille ; d'autres encore vont tout bonnement se mettre au lit, en attendant que « ça passe ».

Un brave homme, qui n'est pourtant pas un pratiquant en ce domaine, disait l'autre jour :

« Moi, quand, par hasard, il m'arrive d'avoir bu un verre de trop, je rentre à la maison, je me lave des pieds à la tête et je change complètement de vêtements. Cette opération me dégrise tout à fait. Je suis un autre homme » — V.

SON VILLAGE

Je suis né en ville. — Mais comme il n'est pas de citadin qui n'ait immortellement gravé dans sa mémoire le souvenir d'un village dont le charme a troublé le poète qui sommeille en nous, j'ai, moi aussi, mon village préféré entre tous les villages ; et comme il est simplement humain d'avoir — des lieux où l'on a souhaité, ne fût qu'une fois, vivre et mourir — une vision éperdument belle, je le vois, mon village adoptif, avec les yeux à facettes de mon imagination.

Bien mieux que la gent paysanne qui peuple ses chaumières, j'en ai savouré toute la beauté, tant il est véridique qu'on ne jouit pleinement que des choses dont on a longtemps envié la possession.

Ne m'y suis-je pas rendu, un jour, avec tout l'angoissant fardeau de mes soucis quotidiens accumulés, et n'ai-je pas, — après une lumineuse journée, passée à l'ombre de ses vergers, — constaté que tout avait disparu de ce qui me tracassait tant, pour ne laisser plus dans mon esprit, soudainement apaisé, que la poésie enchanteresse de ses paysages fascinateurs.

— C'est mon village encore, parce que tout m'y ramène invariablement, jusqu'au rêve incessamment en vogue qui m'absorbe le long de mes vagabondages crépusculaires.

— Il est haut perché. Pour y atteindre, il faut suivre longtemps, à travers prés, la grand'route qui monte, et ce n'est qu'arrivé au sommet d'une pittoresque colline qu'il apparaît tout entier à mes yeux éblouis.

Ramassé autour de son église étincelante — qui comme l'humble violette se dissimule sous la feuillée dans un pieux recueillement — il élance au ciel, comme la fervente prière d'un petit village agenouillé dans la prairie, la flèche pointue de son clocher dont le coq d'or reflète triomphalement au loin les rayons du

soleil : il est, à cause des grands bois sourds qui sont en ronds autour de lui, protégé des rafales, et s'est assis là, comme au hasard de la route, à mi-chemin de la montagne, parce que la place était inoccupée et propice à son repos.

Mais, peut-être, doit-il moins à la merveilleuse situation qu'il occupe qu'à la manière dont me fut révélée son existence.

Voici ! Un jour, tel un indiscret amoureux, qui ne cherche qu'un motif pour satisfaire son insatiable curiosité, j'eus le secret bonheur de feuilleter le journal intime d'une jeune fille qui ne sut pas résister à l'attrait qu'exerce la grand'ville sur l'imagination fébrile des jeunes provinciales. J'y lus entr'autres ceci :

Lausanne, le 30 avril 19...

... J'ai consacré toute ma soirée à parcourir du regard la chambre aux souvenirs. J'y goûte un plaisir infini. Là, seulement, je retrouve l'apaisement qui m'est nécessaire pour continuer ma course le long de la grand'route de la vie. Mon village y est tout entier représenté, car cette chambre sacrée est une exposition intime où sont exposées des milliers d'aquarelles et de cartes postales. Chacune me rappelle un paysage chéri de ce petit village natal que j'ai si lâchement abandonné, pour les splendeurs trompeuses des villes tentaculaires.

Lausanne, le 15 juin 19...

Reverrai-je jamais mon village ? Pour la première fois je n'ai pas assisté à son réveil printanier. Comme il doit être fier au sein de ses bois reverdis et comme ses roses doivent être belles. Se souvient-il seulement de moi, moi qui me souviens tant de lui.

Longirod, le 20 juin 19...

Je désespérai de n'y jamais retourner, et j'y suis allée pourtant, cédant à un irrésistible besoin de revoir mon petit village ensoleillé. J'ai pleuré en écoutant chanter, le soir au crépuscule, d'anciennes amies. Que mon village est beau et que ses roses sont belles. Jamais je n'ai apprécié sa solitude autant que ces jours bénis.

Lausanne, le 25 juin 19...

De retour ! Déjà. J'ai la nostalgie. Comme c'est monotone, la ville. Il me semble avoir rêvé ! Y suis-je bien allée ? Mais oui, voilà encore de ses roses ; elles se fanent d'ennui. Oh ! quand y retournerai-je ?

C'est après avoir lu ces lignes qu'il me prit l'envie de connaître, moi aussi, ce petit village merveilleux, dont je venais d'avoir une vision si poétique.

Et depuis, tout comme cette jeune désenchantée, j'en ai emporté d'immortels souvenirs.

R. Ms.

Espoir déçu. — James Gordon-Bennett, ex-directeur du *New-York Herald*, possédait un rédacteur dont l'opulente chevelure causait son désespoir. Un jour, il le manda par devant lui : — Pourquoi gardez-vous une perruque aussi fournie.

— Parce que je me trouve bien avec, répondit, non sans sécheresse, l'interpellé.

Le soir même, il était expédié à Copenhague, en mission. Il en revint plus absalonien que jamais. On le renvoya en Russie, puis dans le Far-West... Son retour fut annoncé à M. Gordon-Bennett.

— A-t-il toujours ses cheveux ? demanda celui-ci.

— Toujours et extrêmement longs. Où faut-il le réexpédier ?

— Laissez-le tranquille, conclut M. Bennett. Les Indiens étaient mon dernier espoir et ils non pas voulu le scalper !

Accompagnement. — Un pauvre hère gagne sa vie en jouant de l'accordéon dans les fêtes.

L'autre jour, à **, il jouait un des plus beaux airs de son répertoire, lorsque un agent de police l'interpella.

— Avez-vous une permission pour jouer ?
— Non.
— Alors, accompagnez-moi.
— Avec plaisir. Quel morceau voulez-vous chanter ?

LA RESEGNA

(Tsanson su l'ai qu'on l'ai balliera)

On iädzo à Remani
Tsi Djan-Pierro Delacrausaz,
Davi l'è z'alà vèlli.

Lâi avâi onna grachauza,
S'étan vu à l'abbaï.
Le valet l'a bin guegnâ
La fellie l'a bin guegni
Ein vèlliein la reseгна.

L'étan tota la maison
Lé vesenè, lé vesin ;
L'an de dâi bet dè tsanson,
L'an bu dou verro dè vin.
Et peindein tot stu trafi,
Lo David l'a bin guegnâ,
Et la fellie l'a guegni
Ein vèlliein la reseгна.

Lo valet l'étâi galé
Et la fellie étâi dzoulietta ;
L'an veilli tant qu'à miné
A l'einto dè la marmita.
L'an parla dâi bon parti,
Lo valet l'a tzeagnâ,
La fellie l'a tzeagnâ
Ein vèlliein la reseгна.

Lâi a z'u prau dè dzalau
Que lè z'an bin delavâ :
Ie fasan dâi gé dè lau,
Mâ ma fâi ! l'irè trau tâ
La Marienne et lo Davi
Au tzautein sè san mariâ
Câ s'étan bin prau guegni
Ein vèlliein la reseгна.

L. FAVRAT.

UN HOMME CHARMANT

Mon cher *Conteur*

Tu as, samedi dernier, reproduit un passage d'une lettre adressée par le compositeur italien Boito à son ami Camille Bellaigue. Boito, dans cette missive, exprimait, avec autant d'esprit que de cœur, son avis sur le tutoiement.

A ce propos, il m'est revenu à la mémoire un petit article des *Annales*, si je ne fais erreur reproduisant entre autres une lettre datée 1868, dans laquelle Louis Veillot, le grand polémiste français, présentait en ces termes, sa sœur, Charles Gounod.

Voici cette lettre, que j'avais coupée :

« Gounod est charmant. Il s'en donne et donne. Il sait cent histoires drôles. Il est acteur ; il possède par cœur Mozart, Beethoven et bien d'autres ; il est plein d'idées grand qu'il produit avec un grand bonheur d'expression. Toutes sortes de contes, toutes sortes de charmantes cabrioles de bon sens. Au piano, est admirable... Il compte te faire visite mardi ne t'étonne pas si tu étais embrassée. Il embrasse comme l'évêque de Tulle, et tout passe. A l'embarcadère, tout à l'heure, il a embrassé le père, la mère, les enfants, l'institutrice, l'amie ; il allait passer au chef de gare lorsque le train est parti. »

C'est le même journal, je crois, qui rappelle un jour ce mot de l'auteur de *Faust* :

Vers les derniers temps de sa vie, Gounod disait volontiers :

« Quand j'arriverai au paradis, si j'y arrive je saluerai d'abord le Seigneur. Après ? Eh bien ! après, je courrai partout en criant : « Mozart où est donc Mozart ? » Et, une fois que je l'aurai trouvé, que de bonnes causeries ! »

Un vieil ami.

Un patient. — L'autre soir, sur la terrasse d'un de nos grands cafés lausannois, M. X. s'asseyant proche de M. Z. et lui applique une maîtresse giffle.